

Lichtenberg

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Chine trois fois muette

Leçons sur Tchouang-tseu

Études sur Tchouang-tseu

Contre François Jullien

Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie

Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements

Un paradigme

Trois essais sur la traduction

JEAN FRANÇOIS BILLETER

Lichtenberg



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

Lichtenberg, vers 1795. Esquisse attribuée à J. F. Blumenbach (1752-1840), professeur de médecine, collègue et ami de Lichtenberg. Crayon sur papier. Succession Blumenbach.
© Éditions Allia, Paris, 2014.

NOTE LIMINAIRE

ON connaît mal Georg Christoph Lichtenberg (1746-1799) dans les pays de langue française : un littérateur marginal, croit-on savoir, auteur d'aphorismes, de paradoxes et d'observations amusantes. On ignore qu'il fut l'un des représentants les plus remarquables des Lumières en Allemagne et à sa façon l'un des plus profonds, dont l'influence a été secrète, mais continue depuis deux cents ans. De Schopenhauer à Nietzsche, de Freud à Wittgenstein et bien d'autres, il n'est pas un auteur important qui ne l'ait lu et n'ait trouvé chez lui quelque idée féconde. Ses *Cahiers*, dans lesquels il notait au jour le jour tout ce qui lui passait par la tête, sont devenus un classique. Il les a tenus de 1764 à 1799, de sa 22^e à sa 57^e année, jusqu'à la veille de sa mort : environ 1600 pages de notes de longueurs diverses dans l'édition actuelle. Ils constituent un document exceptionnel, auquel je ne vois d'équivalent que le *Zibaldone* de Leopardi et les *Cahiers* de Valéry : un document où l'on voit un esprit d'une qualité rare s'interroger et se parler à lui-même sur tous les sujets qui l'intéressent.

Je souhaitais le faire mieux connaître. Pour cela, j'ai pris le parti de rassembler les passages qui m'ont le plus intéressé et sur lesquels je n'ai cessé de revenir

au fil des années. Lichtenberg disait lui-même que c'est ainsi qu'il faut lire les auteurs : en les résumant pour son propre compte (F 1222). C'est donc *un* Lichtenberg que je présente ici, le mien. Mais j'ai aussi veillé à donner une idée de divers aspects de sa personnalité. Je n'ai évidemment pas pu tenir compte de tous les domaines qui comptaient pour lui. J'ai notamment laissé de côté presque tout ce qui a trait à la physique, la chimie, l'astronomie et d'autres sciences de la nature, qui formaient le domaine de ses recherches et occupent une bonne moitié de ses notes. Par ce choix, je souhaite favoriser une lecture lente et réfléchie des notes que j'ai retenues. Les deux principales anthologies parues en français, celles de Marthe Robert (1947) et de Charles Le Blanc (1997), privilégiaient les notations brèves au détriment des développements plus longs et le léger au détriment du plus difficile, ce qui a empêché leurs lecteurs de comprendre le personnage et de percevoir la profondeur de sa pensée.

L'attachement que les lecteurs de langue allemande éprouvent pour les *Cahiers* tient aussi à la langue de leur auteur, qui est toujours primesautière et précise. Elle représente l'un des moments les plus heureux que l'allemand ait connus dans son histoire, lorsqu'il devenait aussi délié que le français de la même époque, avant les pesanteurs qui l'ont affecté par la suite. Elle est surtout l'expression

vivante des dispositions intellectuelles et morales de Lichtenberg, qu'une traduction doit refléter. En traduisant, j'ai rendu autant que possible le caractère impromptu, parfois inachevé, voire peu clair de certaines notes dont on saisit cependant le sens. J'ai cherché à rester fidèle à son *coup d'archet*. À la relecture, je me suis cependant permis çà et là des retouches discrètes afin de mieux faire ressortir le propos.

J'ai enfin voulu défendre une idée. Lichtenberg représente parfaitement ce moment privilégié de l'histoire européenne où le mouvement des Lumières parvient à maturité, quand la raison admet qu'elle n'est pas toute-puissante et se met à l'écoute de ce qui n'est pas elle – cet instant d'équilibre qui fut celui de Mozart en musique, par exemple. J'aimerais en outre convaincre le lecteur que Lichtenberg a sa place dans le passé, mais aussi dans le moment présent parce qu'il a posé des questions auxquelles l'histoire n'a pas encore répondu et suggéré des perspectives qui sont encore ouvertes aujourd'hui. Son écriture fait croire à de la légèreté, voire à de l'inconséquence, mais c'est qu'il ne prend pas la *pose* du philosophe. Pour lui, une intuition juste se suffit à elle-même, elle n'a pas besoin de preuves, une démonstration ne peut que l'affaiblir. Il est un savant, certes, mais qui ne cesse de s'interroger sur le fonctionnement de la pensée et sait que les

systèmes sont utiles, mais à titre d'adjuvants seulement. Ils ne doivent pas limiter la liberté de l'esprit. Je ne suis pas loin de penser que les passages que j'ai réunis ici contiennent en filigrane une sorte de *Discours de la méthode* qui montre non point, comme celui de Descartes, comment parvenir à la certitude, mais comment se maintenir dans l'incertitude, celle qui rend la pensée mobile, curieuse et féconde. Lichtenberg proclame comme Descartes que l'exercice de la pensée appartient à chacun, mais montre beaucoup mieux que lui comment l'exercer.

J'ai conservé la numérotation de l'édition allemande. Je l'ai fait pour que le lecteur n'oublie pas de quelle masse sont extraites les notes que j'ai retenues. Il trouvera à la fin de ce petit volume un résumé de la vie de Lichtenberg ainsi qu'une brève présentation de ses écrits et des publications dont son œuvre a fait l'objet en français.

TRADUCTION

A 50.¹ J'ai observé de façon précise qu'à l'occasion, quand j'avais bu beaucoup de café et que je sursautais pour un rien, je sursautais avant d'entendre le bruit, comme si nous entendions avec d'autres outils que les oreilles.

A 97. Si nous pouvions mettre les vérités abstraites que notre raison reconnaît sans beaucoup d'expérience préalable des sens dans un ordre tel qu'il nous montrerait le passage aux vérités pratiques, cela donnerait une métaphysique utile, mais ce passage manque encore à notre métaphysique.

A 126. Dès l'école, j'ai nourri sur le suicide des pensées exactement opposées à celles qui sont communément reçues dans le monde et je me souviens que j'ai plaidé en latin pour le suicide et que je cherchais à le défendre. Mais je dois reconnaître que l'intime conviction de l'excellence d'une chose (comme le lecteur attentif s'en sera aperçu) a souvent sa raison dernière dans quelque chose d'obscur qu'il est très difficile, ou qu'il semble du moins très difficile de mettre en lumière parce que l'écart entre la phrase clairement exprimée

1. Le cahier A va de 1765 à 1770.

et notre sentiment confus nous fait croire que nous n'avons pas encore trouvé la phrase juste. En août 1769 et durant les mois suivants, j'ai plus pensé au suicide que jamais auparavant et, jugeant d'après mon cas, j'ai toujours trouvé qu'un homme chez qui l'instinct de conservation est affaibli au point de pouvoir être anéanti si facilement ne commet pas de faute en se tuant. Si une erreur a été commise, elle est beaucoup plus ancienne. Je me fais peut-être une telle conception du suicide parce que j'ai une idée trop vive de la mort, de son commencement, de combien elle est facile au fond. Tous ceux qui m'ont rencontré dans des sociétés un peu nombreuses, et non dans un commerce à deux, s'étonneront que je puisse dire une chose pareille. Seul Monsieur Ljungberg¹ sait que l'une de mes rêveries préférées est de penser à la mort et que cette pensée peut m'occuper parfois au point que je semble sentir plutôt que penser et que des demi-heures passent pour moi comme des minutes. Ce n'est pas un supplice morose auquel je me livrerais contre mon gré, mais pour moi une jouissance de l'esprit dont je veille toutefois à ne pas abuser, car je crains qu'elle n'engendre ce goût de la contemplation funèbre d'oiseau de nuit².

1. Suédois, camarade d'études de L. à Göttingen, ami intime (1748-1812).

2. *Jene melancholische nachteulenmäßige Betrachtungsliebe.*

B 22.¹ J'ai eu la chance de vivre six ans dans une ville d'Allemagne² où vivent probablement la plupart des génies originaux allemands, du moins si l'on tient compte de l'espace où ils sont réunis. J'ai connu de près la plupart, ou du moins toujours eu assez d'occasions de compléter ce que je perdais du fait d'un commerce insuffisant par d'autres traits qui sont rarement connus hors de la ville où vit le savant et qui, dans la ville même, n'échappaient pas à un peu de curiosité. J'ai aussi connu des écrivains malheureux, des jeunes gens prétentieux qui produisaient beaucoup. Voici ce que j'ai observé chez les uns et les autres. En société le grand génie ne juge pas toujours bien, dans les choses qui ne sont pas de son domaine bien sûr, mais aussi dans celles qui en sont sauf s'il y a souvent réfléchi, ou que ce sont des questions sur lesquelles il suffit d'avoir fait des lectures. Quand il est seul, il porte une certaine attention aux choses quotidiennes qui semble être l'un des principaux signes distinctifs du grand esprit. Il ne se laisse pas entraîner dans des façons de penser propres au milieu où il vit, il considère toutes les circonstances comme autant de cas particuliers³ au lieu de les ranger, par un tour qui est naturel à

1. Le cahier B va de 1768 à 1771.

2. Göttingen.

3. *Als individua*.

l'esprit faible, dans la catégorie générale¹ des choses *quotidiennes*, et de les laisser passer aussitôt sans les observer. C'est pourquoi personne n'est plus inutile dans le monde, surtout dans le monde savant, que l'homme pieux qui place toute chose dans la catégorie générale du *terrestre-temporel* ou, pour exprimer son sentiment dans notre langage, de *l'indigne* et la considère donc comme indigne d'attention. En cela, le philosophe doit imiter autant que possible son créateur et ne voir, du moins dans un domaine étroitement circonscrit, que des cas particuliers. Cette façon de considérer les choses est l'une des caractéristiques principales du génie. Il ne considère cependant pas tout de cette façon-là, sinon il lui faudrait être Dieu. Cette manière de voir les choses donne au génie une certaine connaissance de ce qui l'entoure qui est loin d'être toujours systématique, mais qui suffit, non pas à séparer avec la dernière exactitude le vrai du faux, mais à procéder fort bien au premier partage. Là où l'on n'a pas de livres, ce genre de connaissance est certainement plus fréquent, car là où il y a des livres on peut faire des sauts et une telle connaissance n'est pas soluble dans l'âme, pour ainsi dire, ne s'unit jamais complètement à elle. On l'extrait en cas de besoin d'un lieu où elle reste séparée du système des idées – et on

1. *In dem Genere summo.*

se trompe si souvent quand on va la chercher ! Les anciens possédaient souvent ce genre de connaissance. Ce qu'ils savaient formait un tout et comme c'était le cours de la nature qui composait peu à peu ce tout en eux, ils parlaient toujours dans un langage naturel. Leurs expressions étaient simples, car c'était la nature qui s'exprimait à travers eux. Qu'on ne croie surtout pas que celui qui s'applique à lire les anciens s'approprie cette simplicité ; il peut apprendre à la reconnaître dans les ouvrages de cette sorte, mais elle n'entrera pas en lui, elle ne se manifesterà pas chez lui sous des formes nouvelles. Tout ce que je dis ici et que chaque lecteur saura maintenant s'expliquer, je l'ai remarqué chez beaucoup de savants, quoique parfois le surgissement soudain d'un excès d'érudition provenant de la lecture donne le change parce qu'il mélange pour ainsi dire l'homme moderne avec le reste, avec la plus grande partie, la partie grecque. Le malheureux écrivain, ou le savant moderne ne fait que lire, ses connaissances ne font pas partie de lui-même, elles lui restent extérieures, sa petite âme est ornée de l'appareil d'une plus grande dans laquelle elle ne sait comment se tenir, d'où les innombrables formes sous lesquelles se présente le mauvais écrivain, d'où l'enflure, l'inégalité avec soi-même (trait principal du mauvais écrivain). Affectation. (Voir la suite sous P.)